

**La religion, une fenêtre ouverte sur l'infini**  
Évangile selon Marc, chapitre 2, versets 23-28

Comme il traversait des champs de blé un jour de sabbat, ses disciples, chemin faisant, se mirent à arracher des épis. Les pharisiens lui disaient : Pourquoi font-ils ce qui n'est pas permis un jour de sabbat ? Il leur dit : N'avez-vous jamais lu ce que fit David, lorsqu'il fut dans le besoin et qu'il eut faim, lui et ceux qui étaient avec lui ? – comment il entra dans la maison de Dieu du temps du grand prêtre Abiathar, mangea les pains offerts, alors qu'il n'est permis qu'aux prêtres d'en manger, et en donna même à ceux qui étaient avec lui ? Et il leur disait : Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat, de sorte que le Fils de l'homme est maître même du sabbat.

Alfred Jarry a dit : « *Ce n'est pas amusant d'être libre tout seul.* »

D'ailleurs, est-on vraiment libre quand on est seul ? Sans doute que oui, puisque personne ne vient vous limiter, vous interdire ou vous contrôler. On pourrait dire que lorsqu'on est seul, on peut tout faire.

On peut tout faire dans la seule limite de notre conscience. Qu'on le veuille ou non, nous avons en nous, toujours, une conscience de ce qui est bien ou mal, de ce qui peut se faire et de ce qui ne peut pas se faire, et même nous avons conscience de ce que je peux faire ou que je ne peux pas faire. Mais si cette liberté semble totale, en fait, même lorsque je suis seul, cette liberté est limitée. Car je ne peux pas tout faire. Tout d'abord, le fait même d'être seul est une limite. Je ne peux pas seul dire du bien de quelqu'un, car cela implique qu'il y ait quelqu'un et donc dès lors, je ne suis plus seul. Mais je ne peux pas tout faire, car je suis aussi un corps, physique, et que ce corps est soumis à certaines règles ou lois naturelles. Je ne peux pas décider d'arrêter de manger pour gagner du temps dans mes journées, parce qu'au bout d'un certain temps, je tomberai malade, je perdrai mes capacités motrices et intellectuelles et je finirai par mourir.

La liberté implique donc qu'il y ait de l'autre. Un autre qui me permette de placer une limite. La liberté est alors le rapport que ma conscience a avec cette limite. Je peux l'accepter librement, si cela est en accord avec ma conscience, ou je peux décider de dépasser la limite. Dans les deux cas, cela a des incidences différentes.

Je peux accepter certaines lois, parce que je considère qu'elles sont nécessaires pour le pays et pour le peuple, mais je peux aussi refuser d'appliquer une loi si elle me paraît injuste. Dans ce cas, je sais, en conscience, que je transgresse et que dès lors, je risque

une condamnation. Et c'est là que réside l'authentique liberté, quand je choisis en conscience et en responsabilité.

Par exemple, en France, la loi réprime l'entrée, le séjour et la circulation des personnes étrangères en situation irrégulière. L'aide apportée à ces migrants constitue une infraction pénale. Je peux accepter cette loi, je peux la trouver juste, c'est ma liberté et même si je ne partage pas cette opinion, j'accepte que d'autres puissent l'avoir, car c'est leur liberté. Mais je peux aussi trouver que cette loi est injuste et inhumaine notamment quand elle condamne celles et ceux qui ont apporté de l'aide à des migrants qui traversaient les Alpes à pied, ou bien à celles et ceux qui ont sauvé de la noyade des migrants qui traversent la mer sur des bateaux de fortune. En fait, nous pourrions retrouver ici le conflit entre une éthique de conviction et une éthique de situation. La première se fonde sur une conviction. La conviction est en lien avec la réflexion. Et pour garder le même exemple, je peux considérer qu'effectivement, s'il n'y a aucune limite, aucun contrôle des migrations sur le territoire, il peut y avoir un risque (cela ne veut pas dire qu'il faille stopper toute immigration). Et cela peut même être bénéfique pour le migrant. En l'accueillant légalement, il obtient des droits. Si on fait entrer illégalement, le migrant est condamné à une clandestinité qui ne lui permet pas d'avoir des droits, et notamment en matière de santé. Ça, c'est l'éthique de conviction, mais si je me retrouve confronté, en réalité, à des personnes en situation de danger et pour qui la seule chance, c'est entrer sur le territoire, sans hésiter, parce que ma conscience voit d'abord la vie humaine, je ferais tout mon possible pour aider cette personne. Ça, c'est l'éthique de situation. La situation m'oblige

à agir différemment de ma conviction. Et nous pouvons vivre cela dans plein de domaines différents et même dans les petites choses de chaque jour.

Dans une étude sur les liens entre la religion, la morale et la science, Ferdinand Buisson prend un exemple qui pourrait tout à fait être une illustration de ce qui se passe avec les disciples de Jésus dans ce champ de blé un jour de Shabbat.

Pour le dire rapidement, il prend l'exemple d'une tribu dans laquelle la règle morale et religieuse interdit aux femmes d'accoucher dans leur maison. C'est la règle religieuse, c'est comme ça et tout le monde la respecte, car tout le monde adhère à cette règle. Alors, quand une femme arrive au terme de la grossesse, l'homme part construire un abri à l'extérieur dans lequel la femme pourra aller pour donner naissance à leur enfant. Mais voici qu'une femme sent les premières contractions annonçant la naissance imminente, et l'homme n'a pas construit l'abri, car cela arrive plus tôt que prévu. L'homme, s'il respecte la règle religieuse, n'a qu'à prendre sa femme, creuser dans la neige un trou où il pourra déposer sa femme, mais il sait aussi que le lendemain il la retrouvera sans vie. Alors soit il accepte de se soumettre à la règle religieuse qui semble immuable. Soit, il transgresse la loi religieuse parce que sa conscience l'oblige à changer de morale. La règle n'est plus le bien, et le bien est dans la transgression.

C'est souvent à cause de la compréhension de la religion comme une morale figée et stricte que nos contemporains la fuient et que nous voyons apparaître, comme une sorte de contre-religion, ou comme le dirait le philosophe Guyau, une irréligion qui se fonde sur la science. La science comme pouvant expliquer tout, lever le mystère sur tout. L'accouchement d'une femme est un cycle de reproduction de l'espèce. Tout comme en ce qui concerne les disciples de notre récit biblique, la faim et le fait de manger sont une nécessité physiologique. J'ai faim, donc je mange.

Donc, pour revenir à notre texte, nous avons d'un côté des religieux qui posent comme règle qu'il ne faut pas arracher de blé un jour de Shabbat, car c'est considéré comme un travail et la loi l'interdit ce jour-là. Qu'ils aient faim ou non, peu importe, il faut respecter la règle. Et de l'autre, nous avons des disciples qui ont faim et qui mangent.

Leur corps le leur réclame. Processus physiologique de nutrition.

Le premier système, celui des religieux que j'appellerai morale, pose un interdit et donc limite la liberté. Le second, celui que j'appellerai de la science, ne pose aucune limite et permet une liberté totale. Mais si nous voyons bien les limites du premier, il faut bien voir que le second se fonde sur une liberté qui ne tient pas compte de l'autre. C'est un peu vouloir être libre tout seul.

Il ne s'agit pas de faire de la loi religieuse une règle immuable sous peine de condamnation divine et humaine, mais il ne s'agit pas non plus de supprimer la loi religieuse. Ce que Jésus nous invite à faire, c'est de replacer la religion à sa juste place. Non pas comme un système suprême et absolu, non pas comme une chose à supprimer, mais comme quelque chose qui accompagne l'être humain vers le bien absolu.

Pour cela, il faut qu'elle s'articule au monde dans lequel elle se déploie. Aucune religion n'est immuable. Et il faut accepter qu'elle évolue, qu'elle change, qu'elle accompagne l'homme et la femme d'aujourd'hui. Et la religion est également ce qui permet de ne jamais se penser arrivé au bout des explications du vivant, du monde et de l'univers. La religion n'empêche pas de se questionner et de faire des avancées scientifiques, qui parfois même oblige la religion à évoluer elle-même, mais la religion empêche d'oublier que ces questions se posent, elle m'interdit de croire que je suis seul au monde, que je sais tout, ou croire que tout est clair et scientifiquement prouvé.

La religion, c'est ce qui me permet de sentir ma place dans l'univers. Un univers qu'il faut expliquer et continuer sans cesse à chercher plus loin, mais aussi un univers dont je ne trouverai jamais les limites.

La religion est une fenêtre ouverte sur l'infini et qui ne nous fait pas posséder l'infini, mais qui nous fait échapper à la prison du fini.

Amen.